

Φ LEÇON n°3	SOMMES-NOUS LIBRES ?
Plan de la leçon	Introduction : « Faire ce que je veux » ? 1. Se sentir libre, est-ce être libre ? 2. Qu'est-ce qui nous empêche d'être libre ? 3. Comment vaincre les déterminismes ?
Perspectives	1. L'existence et la culture / 2. La morale et la politique / 3. La connaissance
NOTIONS PRINCIPALES	LIBERTÉ
Notions secondaires	<i>Vérité, Inconscient, Nature, Devoir</i>
Repères conceptuels	contingent / nécessaire
Méthode	Intégrer une référence cinématographique dans une copie.
Auteurs étudiés	J.-J. Rousseau, B. Spinoza, P. S. Laplace, G. W. Leibniz, H. Laborit, McLean, P. Bourdieu, R. Descartes, E. Kant, J.-P. Sartre.
Bibliographie	Henri Laborit, <i>éloge de la fuite</i> (1976)
Travaux	- Reprendre dans un carnet les définitions du cours à retenir. - Écrire une courte synthèse de la leçon lorsqu'elle est terminée (vous pourrez être interrogés au début de la leçon suivante) : Qu'est-ce que j'ai retenu ? (Je note les idées-clés que je retiens de la leçon, les thèses des auteurs ou les questions qu'ils posent)

1. Se sentir libre, est-ce être libre ?

1.1. Le sentiment de liberté

« Nous sommes nés libres, mais partout nous sommes dans les fers. »

Jean-Jacques Rousseau

Questions :

1. En quel sens peut-on dire que nous sommes « nés » libres ? (Demandez-vous : qui est ce « nous » ?)
2. Pourquoi sommes-nous « partout dans les fers » (fers = chaînes et menottes des prisonniers) ?
3. Qu'est-ce que la liberté, selon Rousseau ?

« Un beau raisonneur aura beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ses arguments, le dément sans cesse. »

Jean-Jacques Rousseau

Questions :

1. Comment un "raisonneur" pourrait-il me prouver que je ne suis pas libre ?
2. Pourquoi ne peut-il pas me convaincre ?

1.2. L'illusion de liberté

Baruch Spinoza, *Lettre à Schuller* (1675)

Concevons une chose très simple : une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvements et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. (...) Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort (...), croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut.

Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits [1] et ignorent les causes qui les déterminent.

Un enfant croit librement appéter [2] le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est poltron [3], vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire.

[1] *appétits* = désirs

[2] *appéter* = désirer

[3] *poltron* = lâche, peureux

1. Pourquoi une pierre n'est-elle pas libre de chuter et de s'arrêter ?
2. Pourquoi, si cette pierre pensait, se croirait-elle libre ?
3. En quoi la liberté humaine est aussi illusoire que celle de la pierre ?

2. Qu'est-ce qui nous empêche d'être libre ?

Déterminisme et liberté, nécessité et contingence

Qu'est-ce que le déterminisme ?

Pierre-Simon Laplace, <i>Essai philosophique sur les probabilités</i>, 1825
Une Intelligence qui pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent (...) embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé, serait présent à ses yeux.
<i>On parle de "Démon de Laplace" pour désigner l'Intelligence dont parle ici Pierre-Simon Laplace. Pourquoi et comment ce démon pourrait-il prévoir l'avenir ?</i>

Déterminisme (définition)
On parle de déterminisme quand certaines causes entraînent des effets nécessaires , des effets qui ne pouvaient pas ne pas avoir lieu. Par exemple, si la température de l'eau atteint 100° à 0 mètres d'altitude (cause), elle boue (effet). Le déterminisme affirme donc que les événements sont nécessaires et réguliers : <ul style="list-style-type: none">- Tout a une cause (quelque chose a produit l'ébullition de l'eau)- Les causes produisent des effets nécessaires (l'eau qui atteint 100 degrés Celsius produit nécessairement l'ébullition de H₂O)- Les mêmes causes produisent les mêmes effets (L'eau bout toujours à 100 ° dans les mêmes conditions) Le problème est de savoir quels événements sont soumis au déterminisme : seulement les faits naturels, ou aussi ceux qui concernent les êtres humains ?

Nécessaire et contingent

G. W. Leibniz, <i>Essais de Théodicée</i> (1710)
L'événement dont l'opposé est possible, est contingent ; comme celui dont l'opposé est impossible, est nécessaire. L'on compte pour impossible qu'un magistrat sage et grave, qui n'a pas perdu le sens, fasse publiquement une grande extravagance, comme serait, par exemple, de courir les rues tout nu pour faire rire.

Exercice n°1	Exercice n°2
<ol style="list-style-type: none">1. À partir du texte, définissez les notions de <i>contingent</i> et <i>nécessaire</i>.2. Pourquoi semble-t-il contradictoire que le magistrat agisse de la façon décrite par Leibniz ?3. Si son comportement est <i>nécessairement</i> raisonnable, que faut-il alors conclure quant à sa liberté ?	<p>► Pour chacun de ces concepts, proposez une définition en vous appuyant sur les éléments qui vous sont donnés.</p> <ol style="list-style-type: none">1. Autonomie (lois ; soi-même ; se donner ; propres)2. Indépendance (empêcher ; volonté ; faire)3. Contrainte (extérieur ; nous ; s'impose ; force)4. Obligation (devoir ; intérêt ; consentir)5. Responsabilité (compte ; actes ; rendre)

2.1. Déterminismes psychiques

Rappel leçon 2 : la psychanalyse émet l'hypothèse d'un Inconscient, ignoré de notre Moi, qui détermine nos choix conscients.

Sigmund Freud, <i>Nouvelles conférences de psychanalyse</i> (1932)
Un adage nous déconseille de servir deux maîtres à la fois. Pour le pauvre Moi la chose est bien pire, il a à servir trois maîtres sévères et s'efforce de mettre de l'harmonie dans leurs exigences. Celles-ci sont toujours contradictoires et il paraît souvent impossible de les concilier ; rien d'étonnant dès lors à ce que souvent le moi échoue dans sa mission. Les trois despotes sont le monde extérieur, le surmoi et le ça. (...) Le Moi se sent comprimé de trois côtés, menacé de trois périls différents auxquels il réagit, en cas de détresse, par la production d'angoisse. (...) Il tient à rester le fidèle serviteur du ça, à demeurer avec lui sur le pied d'une bonne entente, à être considéré par lui comme un objet propre et à s'attirer sa libido. (...) D'autre part, le surmoi sévère ne le perd pas de vue et, indifférents aux difficultés opposées par le ça et le monde extérieur, lui impose les règles déterminées de son comportement. S'il vient à désobéir au surmoi, il en est puni par de pénibles sentiments de culpabilité et d'infériorité. Le moi ainsi pressé par le ça, opprimé par le surmoi, repoussé par la réalité, lutte pour rétablir l'harmonie entre les différentes forces et influences qui agissent en et sur lui : nous comprenons ainsi pourquoi nous sommes souvent forcés de nous écrire : « Ah ! La vie n'est pas facile ! »
<i>Expliquez en quoi l'hypothèse de Freud remet en question notre liberté.</i>

2.2. Déterminismes biologiques

Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* (1878)

Nous n'accusons pas la nature d'immoralité quand elle nous envoie un orage et nous trempe : pourquoi disons-nous donc immoral l'homme qui fait quelque chose de mal ? Parce que nous supposons ici une volonté libre aux décrets arbitraires, là une nécessité. Mais cette distinction est une erreur.

1. Pourquoi n'accuse pas la nature de faire pleuvoir ? Que signifie "accuser" ?
2. Pourquoi, selon Nietzsche, ne doit-on pas accuser un homme qui fait du mal ?

Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir* (1901)

J'ai beau considérer les hommes d'un bon ou d'un mauvais œil, tous et chacun en particulier, je ne les vois jamais appliqués qu'à une tâche : à faire ce qui est profitable à la conservation de l'espèce. Et cela, en vérité, non par amour pour cette espèce, mais simplement parce que rien n'est aussi puissant, inexorable, irréductible que cet instinct — parce que cet instinct est absolument l'essence de l'espèce grégaire que nous sommes. [...] La haine, la joie de détruire, la soif de pillage et de domination, et tout ce qui par ailleurs est décrié comme méchant : tout cela appartient à l'étonnante économie de la conservation de l'espèce.

1. Expliquez ce qui motive les actions des êtres humains.
2. En quoi cela remet-il en question notre liberté ?

2.3. Déterminismes sociaux-économiques

Pierre Bourdieu : habitus et reproduction sociale

Pierre Bourdieu (1930 – 2002) est un sociologue français de tendance marxiste

Pierre Bourdieu théorise le fait que des déterminismes sociaux sont à l'origine de nos choix : **les individus sont fortement influencés par leur milieu social, qui détermine leurs comportements et leurs opportunités dans la vie**. Notre milieu social détermine notre accès à la culture et influence nos réussites éducatives et professionnelles. Cette influence est causée par ce que Bourdieu appelle l'**habitus**, et elle a pour conséquence la **reproduction sociale**.

L'habitus :

Ce concept désigne un style de vie propre à chaque individu. Il naît d'une prédisposition sociale qui influence les pratiques des individus au quotidien : leur manière de se vêtir, de parler, de percevoir. Ces prédispositions sont intériorisées inconsciemment durant la **phase de socialisation**, pendant laquelle l'individu s'adapte et s'intègre à un environnement social. Durant cette période, l'individu est alors conditionné d'une façon invisible et se construit une manière d'être et d'agir face au monde et sur le monde. **L'habitus est donc la cause inconsciente et sociale de nos choix de vie, que nous croyons faire librement, alors que ce n'est pas le cas.**

La reproduction sociale :

Pour Bourdieu, bien que certains individus puissent transcender les contraintes de leur milieu social, la plupart des trajectoires individuelles sont en grande partie prédéterminées par le contexte social dans lequel les individus naissent et grandissent. Par exemple, Bourdieu critique l'idée que l'école offre une égalité des chances permettant à chacun de se développer librement. En réalité, **le système éducatif tend à reproduire les inégalités sociales existantes** en favorisant ceux qui sont déjà avantagés par leur milieu d'origine. Malgré la présence de quelques exceptions qui semblent contredire le déterminisme social, ces cas plutôt rares ne remettent pas en cause la règle générale de la **reproduction sociale**.

Peut-on lutter contre la reproduction sociale ?

S'appuyer sur un exemple en sociologie

Dans *Le Destin au berceau. Inégalités et reproduction sociale* (2013), le sociologue Camille Peugny montre qu'en France, dans les années 2010, 70 % des enfants de cadres ont un emploi d'encadrement, alors que 70 % des enfants d'ouvriers ont un emploi d'exécution.

Cette comparaison statistique renforce l'idée de « reproduction sociale », formulée par le sociologue français Pierre Bourdieu dans les années 1970, selon laquelle les individus « héritent » de la position sociale de leurs parents.

► Cette idée de reproduction sociale confirme-t-elle ou contredit-elle la thèse du déterminisme social ? Pourquoi ?

3. Comment vaincre les déterminismes ?

3.1. René Descartes : libre arbitre, volonté et entendement

René Descartes, *Lettre à Chanut* (6 juin 1647)

Lorsque j'étais enfant, j'aimais une fille de mon âge, qui était un peu louche (1) ; au moyen de quoi, l'impression qui se faisait par la vue en mon cerveau, quand je regardais ses yeux égarés, se joignait tellement à celle qui s'y faisait aussi pour émouvoir la passion de l'amour, que longtemps après, en voyant des personnes louches, je me sentais plus enclin à les aimer qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avaient ce défaut ; et je ne savais pas néanmoins que ce fût pour cela.

Au contraire, depuis que j'y ai fait réflexion, et que j'ai reconnu que c'était un défaut, je n'en ai plus été ému. Ainsi, lorsque nous sommes portés à aimer quelqu'un, sans que nous en sachions la cause, nous pouvons croire que cela vient de ce qu'il y a quelque chose en lui de semblable à ce qui a été dans un autre objet que nous avons aimé auparavant, encore que nous ne sachions pas ce que c'est. Et bien que ce soit plus ordinairement une perfection qu'un défaut, qui nous attire ainsi à l'amour, toutefois, à cause que ce peut être quelquefois un défaut, comme en l'exemple que j'en ai apporté, un homme sage ne se doit pas laisser entièrement aller à cette passion, avant que d'avoir considéré le mérite de la personne pour laquelle nous nous sentons émus.

(1) = dont les yeux louchent

1. Pourquoi Descartes tombait-il toujours amoureux de femmes qui louchent ?
2. En quoi cesser d'en tomber amoureux est une preuve de liberté ?

René Descartes, *Méditations métaphysiques* (1641)

Il n'y a que la seule volonté, que j'expérimente en moi être si grande, que je ne conçois point l'idée d'aucune autre plus ample et plus étendue : en sorte que c'est elle principalement qui me fait connaître que je porte l'image et la ressemblance de Dieu. (...) Car elle consiste seulement en ce que nous pouvons faire une chose, ou ne la faire pas (c'est à dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir), ou plutôt seulement en ce que, pour affirmer ou nier, poursuivre ou fuir les choses que l'entendement nous propose, nous agissons en telle sorte que nous ne sentons point qu'aucune force extérieure nous y contraigne. Car, afin que je sois libre, il n'est pas nécessaire que je sois indifférent à choisir l'un ou l'autre des deux contraires ; mais plutôt, d'autant plus que je penche vers l'un, soit que je connaisse évidemment que le bien et le vrai s'y rencontrent, soit que Dieu dispose ainsi l'intérieur de ma pensée, d'autant plus librement j'en fais choix et je l'embrasse. Et certes la grâce divine et la connaissance naturelle, bien loin de diminuer ma liberté, l'augmentent plutôt, et la fortifient. De façon que cette indifférence que je sens, lorsque je ne suis point emporté vers un côté plutôt que vers un autre par le poids d'aucune raison, est le plus bas degré de la liberté, et fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance qu'une perfection dans la volonté car si je connaissais toujours clairement ce qui est vrai et ce qui est bon, je ne serais jamais en peine de délibérer quel jugement et quel choix je devrais faire ; et ainsi je serais entièrement libre, sans jamais être indifférent.

1. Expliquez pourquoi être indifférent, ce n'est pas être libre.
2. Qu'est-ce qu'être vraiment libre, selon Descartes ?

Définitions cartésiennes :

- Volonté = pouvoir de choisir entre une possibilité et son contraire ; Est infinie en Dieu et en l'Homme.
- Entendement = faculté de concevoir (comprendre, connaître) ; Est infini en Dieu mais limité en l'Homme.
- Liberté d'indifférence : choisir sans raison entre deux possibilités équivalentes.

3.2. La liberté morale

KANT, *Critique de la raison pratique* (1788)

Supposons que quelqu'un affirme, en parlant de son penchant au plaisir, qu'il lui est tout à fait impossible d'y résister quand se présente l'objet aimé et l'occasion : si, devant la maison où il rencontre cette occasion, une potence était dressée pour l'y attacher aussitôt qu'il aurait satisfait sa passion, ne triompherait-il pas alors de son penchant ? On ne doit pas chercher longtemps ce qu'il répondrait. Mais demandez-lui si, dans le cas où son prince lui ordonnerait, en le menaçant d'une mort immédiate, de porter un faux témoignage contre un honnête homme qu'il voudrait perdre sous un prétexte plausible, il tiendrait comme possible de vaincre son amour pour la vie, si grand qu'il puisse être. Il n'osera peut-être assurer qu'il le ferait ou qu'il ne le ferait pas, mais il accordera sans hésiter que cela lui est possible. Il juge donc qu'il peut faire une chose, parce qu'il a conscience qu'il doit la faire et il reconnaît ainsi en lui la liberté qui, sans la loi morale, lui serait restée inconnue.

1. Pourquoi pense-t-on qu'on ne peut pas résister à notre penchant au plaisir ?
2. Expliquez à l'aide de ses 2 exemples comment Kant réfute l'idée que nos désirs déterminent nos actions.
3. Expliquez la dernière phrase et l'idée que sans loi morale nous ne sommes pas libres.

3.3. L'homme est liberté

Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme* (1946)

Dostoïevski avait écrit : « *Si Dieu n'existait pas, tout serait permis* ». C'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui une possibilité de s'accrocher. Il ne trouve d'abord pas d'excuses. Si, en effet, l'existence précède l'essence, on ne pourra jamais expliquer par référence à une nature humaine donnée et figée ; autrement dit, il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. Si, d'autre part, Dieu n'existe pas, nous ne trouvons pas en face de nous des valeurs ou des ordres qui légitimeront notre conduite. Ainsi, nous n'avons ni derrière nous, ni devant nous, dans le domaine numineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre.

Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait. L'existentialiste ne croit pas à la puissance de la passion. Il ne pensera jamais qu'une belle passion est un torrent dévastateur qui conduit fatalement l'homme à certains actes, et qui, par conséquent, est une excuse. Il pense que l'homme est responsable de sa passion. L'existentialiste ne pensera pas non plus que l'homme peut trouver un secours dans un signe donné, sur terre, qui l'orientera ; car il pense que l'homme déchiffre lui-même le signe comme il lui plaît. Il pense donc que l'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme.

1. Que signifie la phrase « *L'existence précède l'essence* » ? En quoi contredit-elle un dogme religieux ?
2. Expliquez pourquoi, selon Sartre, « *il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté.* »

Conclusion : les différents genres de liberté

Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* (1704)

Les [numéros] ont été ajoutés pour correspondre au schéma explicatif

Le terme de liberté est fort ambigu. Il y a **liberté de droit** [1.] et **de fait** [2.]. Suivant celle de droit, un esclave n'est point libre, un sujet n'est pas entièrement libre, mais un pauvre est aussi libre qu'un riche.

La liberté de fait consiste ou dans la **puissance de faire** [3.] ce que l'on veut ou dans la **puissance de vouloir** [4.] comme il faut. [...] La **liberté de faire** [3] a ses degrés et variétés. Généralement, celui qui a plus de moyens est plus libre de faire ce qu'il veut. Mais on entend la liberté particulièrement de l'usage des choses qui ont coutume d'être en notre pouvoir, et surtout de l'usage libre de notre corps. Ainsi la prison et les maladies qui nous empêchent de donner à notre corps et à nos membres le mouvement que nous voulons, et que nous pouvons leur donner ordinairement dérogent à notre liberté : c'est ainsi qu'un prisonnier n'est point libre, et qu'un paralytique n'a point l'usage libre de ses membres.

La liberté de vouloir [4] est encore pris en deux sens différents. L'un [5] est quand on l'oppose à l'imperfection ou à l'esclavage d'esprit, qui est une contrainte, mais interne, comme celle qui vient des passions. L'autre sens [6] a lieu quand on oppose la liberté à la nécessité. Dans le premier sens [5], les stoïciens disaient que le sage seul est libre ; et, en effet, on n'a point l'esprit libre quand il est occupé d'une grande passion, car on ne peut point vouloir comme il faut, c'est-à-dire avec la délibération qui est requise. (...) Mais la liberté de l'esprit opposée à la nécessité [6] regarde la volonté nue (...). C'est ce qu'on appelle le franc-arbitre [= libre-arbitre, [6]] et consiste en ce que l'on veut que les plus fortes raisons ou impressions que l'entendement présente à la volonté n'empêchent point l'acte de la volonté d'être contingent et ne lui donnent point une nécessité absolue et pour ainsi dire métaphysique.

Exercice

Compléter le schéma suivant :

